

Béraud contre Gide

Il n'est bruit, dans le monde littéraire, que de la grande offensive de M. Henri Béraud contre M. André Gide, et plus généralement contre le groupe de la *Nouvelle revue française*, et plus radicalement encore contre une certaine sorte de littérature qu'il lui plaît de considérer comme pédantesque et ennuyeuse. M. Henri Béraud, prix Goncourt, auteur du *Martyre de l'obèse* et du *Vitriol de lune*, est un excellent romancier, un habile journaliste, un polémiste intrépide, assez violent à l'occasion, mais avec une bonne foi et une bonne humeur qui peuvent désarmer jusqu'à ses victimes. Mais les sympathies qu'on accorde justement au caractère et au talent de cet écrivain jovial n'empêchent point qu'en l'espèce il n'ait tout à fait tort. Quelle étrange idée d'aller s'en prendre à M. André Gide? On s'explique à la rigueur, sans l'approuver le moins du monde, l'anathème de M. Henri Massis, pour qui Gide est un « démoniaque », simplement. M. Henri Massis appartient à ce petit monde de catholiques intégristes qui ont également excommunié M. Maurice Barrès; il est bien possible que l'auteur des *Nourritures terrestres* soit démoniaque comme celui du *Jardin sur l'Oronte* est immoral. M. Henri Massis a peut-être raison à son point de vue; mais ce n'est certes pas celui de M. Henri Béraud, qui n'a pas l'encolure de croire à ces diableries. Aussi ne prétend-il exorciser que d'autres spectres, et d'abord celui de l'ennui. « On peut tromper, écrit-il, quelques généreux adolescents sur la qualité d'un ouvrage de grande littérature; on peut accrédi-ter cette opinion que l'ennui est la marque du sérieux... La crainte de commettre une injustice peut nous faire accepter les inventions des claudélismes... etc. » Le plaisant est que ces lignes aient paru dans le *Mercur de France*, dont les auteurs sont fort semblables en général à ceux de la *Nouvelle revue française* et parfois les mêmes: Gide et Claudel notamment ont des œuvres éditées dans l'une et l'autre maison.

Ainsi, d'après M. Henri Béraud, sont ennuyeux Claudel, Gide, Paul Valéry, Jean Giraudoux, Paul Morand, Jules Romains, etc... Et le snobisme seul leur a fait un faux semblant de réputation. Voilà qui est bientôt dit, et l'on n'y peut souscrire. Sans parler des plus jeunes parmi ceux que M. Béraud appelle les « jaunes et secs amis de M. Gide », lesquels ont encore à justifier pleinement les grandes espérances fondées sur leurs brillants débuts, on maintient que Gide, Claudel et Valéry sont des écrivains de la plus haute valeur, qui honorent grandement nos lettres contemporaines. L'argument de l'ennui, le seul qu'invoque M. Béraud, est purement fallacieux, parce qu'il est purement subjectif. Ce qui vous ennue m'intéresse au plus haut point, et réciproquement. Faguet trouvait tout Flaubert ennuyeux, sauf *Madame Bovary*; d'autres ne peuvent se lasser de la *Tentation de saint Antoine* et de *Bouvard et Pécuchet*. Brunetière déclarait la *Chartreuse de Parme* illisible: Taine la relisait tous les ans. Par contre, on consent en général que M. Pierre Benoit, sans grand mérite littéraire, soit du moins divertissant et récréatif; mais nous connaissons un éminent philosophe qui, ayant essayé à plusieurs reprises de lire des romans de M. Pierre Benoit, n'a jamais pu aller jusqu'au bout. On entre encore plus en défiance contre le criterium de M. Henri Béraud, lorsqu'on lit sous sa plume des choses comme celles-ci: « Aux libidineuses plaisanteries de M. Romains, il faut préférer les moindres amusettes, pour cette cause qu'un écho passablement tourné éclipsé tous les manuels de l'*Alma mater*, qu'un boute-en-train d'estaminet l'emporte sur le plus docte des pédants, et qu'une petite image de la vie vaut mieux que tous les reflets des bibliothèques. M. Jules Romains à trop fréquenté Molière pour douter de ces vérités. » Quel rapport entre un écho et un manuel? Et qui sont ces doctes pédants sur qui l'emporte un boute-en-train d'estaminet? Serait-ce Taine ou Leconte de Lisle, ou Mallarmé? Brûlerons-nous les bibliothèques? Quant à Molière, certes il observait directement la vie; mais il était fort docte aussi et s'aidait beaucoup de sa culture, jusqu'à faire nombre d'emprunts aux anciens et aux meilleurs modernes. Si c'est la cause de l'ignorance qu'entend plaider M. Béraud, l'exemple de Molière ne vaut rien.

Notons aussi qu'il accuse MM. Jean Giraudoux et Paul Morand, diplomates affectés à la propagande, d'abuser de leur situation pour favoriser exclusivement leur chapelle ou leur coterie aux frais de l'Etat. Mais on ne voit pas qu'il ait prouvé par des faits et des chiffres. Et ces écrivains honnis de M. Béraud, on a d'autant plus de raison de répandre leurs œuvres au dehors qu'ils sont de ceux qu'on y apprécie le plus, peut-être parce que les étrangers qui savent bien notre langue sont pour la plupart fort cultivés et de goût délicat. — P. S.